

Chapitre I

Le rendez-vous à l'hôtel Continental était à 13h30, il avait donc le temps de prendre sa douche, de se changer et d'accompagner M. à son rendez-vous au Tangala Institute of Bankers.

Avant chaque réunion, avant la bagarre, il avait besoin de reprendre confiance. Que ce soit pour un rendez-vous d'affaire ou pour une réunion amoureuse ! Sa douche, même accroupi dans une baignoire trop petite sous un mince filet d'eau boueuse, lui redonnait tous ses moyens. Dehors, la chaleur se faisait lourde, en attendant les pluies qui, vers la fin d'octobre devaient apporter fraîcheur, moustiques et malaria.

Ce qui l'avait le plus frappé en arrivant, après une nuit coincé entre deux sièges dans un fauteuil de classe économique, avait été le vide de ce pays trop grand. Le plateau, à plus de mille mètres d'altitude, était en pleine floraison. C'était le printemps austral. Les arbres qui n'avaient pas encore leurs feuilles étaient rouges, jaunes ou bleus comme des nuages dans un ciel d'azur monotone. C'est Viviane qui avait timidement fait cette comparaison lors du dîner à l'Arabian Club Restaurant.

Par moment, il avait l'impression de retrouver des souvenirs d'adolescent quant le temps passait lentement et que l'envie de découvrir le monde se faisait trop pressente. Toujours alors, il fallait, comme le chantait Sheila, attendre que l'école soit finie ou que les vacances approchent. Que de longues journées d'ennui il avait alors devant lui ? C'était à cette époque qu'il avait construit cette image qui le poursuivait encore aujourd'hui, sous forme d'un poème de quatre lignes. L'âne noir était au fond du parc sous un ciel d'orage, immobile. Ou bien aurait-il fallu dire, compte tenu des circonstances que l'Anne noire était au fond du parc, sous un ciel d'orage, immobile.

Il retrouvait aussi les sensations de vide qu'il avait traversées à Hong Kong après sa séparation d'avec son épouse. Elle était alors partie avec le mari de son amie qui était aussi soit disant son ami.

L'avait-il jamais vraiment apprécié, avec sa lippe inférieure veule, qui remontait platement du menton, sans cette courbe arrondie qui rends doux les baisers des femmes ? Depuis ce jour il se méfiait de ces visages fades qu'il associait à l'odeur rance qui l'avait écoeuré un jour ou il avait enfilé un instant un des Tee Shirt de l'amant.

C'est à cette époque qu'il s'était lancé dans les courses folles à travers les montagnes des Nouveaux Territoires, les samedi et les dimanches quand il fallait oublier que le temps n'avancait plus. Un jour, dans une de ces courses superbes et épuisantes, il avait rencontré dans le bus qui les ramenait en ville un prêtre jésuite, missionnaire surveillant depuis Hong Kong, la Chine qui lentement s'éveillait. Dans son regard, il avait retrouvé la gêne qu'il fuyait chez les expatriés qui s'affligeaient de sa disgrâce. Les Chinois qu'il croisait s'étonnaient bien sur de ce « gweilo » perdu loin des siens, mais toujours les quelques mots anonymes qu'ils échangeaient lui permettaient lentement de réapprendre à parler.

Il n'empêche, ces longues journées d'ennui tuées à coup de marches forcées avaient une densité autrement plus forte que ces heures moites perdues à Tanaka Village, dans l'attente d'heures de classe insipides qu'il s'était engagé à donner pour trois mois. La Banque Mondiale qui avait lancé ce programme auprès des banquiers locaux se fichait pas mal des humeurs des consultants qu'elle finançait.

Detes ce soir là était désert, et l'impression d'angoisse malsaine que dégageait ce restaurant à l'odeur de graisse froide, ne pouvait qu'aggraver la tristesse que dégageait l'Afrique marron. Il revivait ces impressions que lui avaient laissées ses lectures quand, jeune expatrié en Asie, il s'imprégnait des nouvelles de Conrad, à l'humanité désespérée. Lui revenait en mémoire l'histoire de cet anglais qui ramène sa jeune épouse sur la plantation ou habite toujours la « congai » des premiers jours, abandonnée mais lestée de ses bâtards.

Alors, lentement, la folie reprenait le dessus, Viviane n'était plus la secrétaire du Conseiller à l'ambassade. Que faisait-elle depuis un an à Tanaka, après plusieurs années à Hong Kong ?

Que faisait-elle avec ce Conseiller qui depuis trois ans attendait la privatisation des mines de cuivre du copperbelt ?

Isolé dans son désert du Tangala, le Conseiller envoyait à Washington son rapport, confirmant que la Société n'était pas encore dans les mains ennemis. La sentinelle veillait depuis trois ans pour que l'Américain ait son cuivre quotidien.

Mais Viviane n'était pas sexy, Viviane n'avait pas la poitrine merveilleuse. Viviane ne lui rappelait pas les fantasmes de son enfance et ses rêves bondés de femmes pulpeuses dont les poitrines somptueuses se dérobaient à son contact. Il se rappelait avec émotion, ces seins bombés contre lesquels, pour oublier la solitude, abandonné par une mère sans poitrine, dépassée par les choses de la vie, il se pressait.

Depuis, il s'était aperçu que les seins volumineux, flasques, zébrés de vergetures, pendaient mollement dès qu'on les laissait s'échapper de leurs corsets. M. la consultante, en mission avec lui, ne cessait de dévoiler des miches molles et blanchâtres qui bavaient sur son ventre. Il avait alors depuis longtemps compris la beauté d'un sein rond entrevu lors d'un changement de tenu sur une plage, ou dans l'échancrure d'un blouson sans manche. Il regrettait encore pourtant la tendresse de ses rêves d'enfant que Fellini n'avait su qu'épouvanter avec ses créatures enfoirées.

Ce soir, il ne rêvait pas. Il ne fantasmait plus, il avait vieilli et l'imaginaire ne suffisait plus à l'empêcher de somnoler, en attirant le feu dans le sexe encombrant de ses vingt ans.

Le pays s'était engagé depuis 7 ans déjà dans des réformes profondes, pilotées depuis Washington par les technocrates mondiaux qui appliquaient avec intérêt les théories économiques développées dans les universités américaines.

L'intérêt était commun. Les autorités obtenaient en échange de l'application des purges recommandées, la survie de leur pays maintenu la tête hors de l'eau. Il n'était bien sur pas question de les remettre à flot. Ils en auraient profités pour jeter les experts, s'endetter à nouveau, et partager ce butin inespéré avec les banquiers internationaux.

Les commerçants indiens ou libanais qui contrôlaient le commerce du pays et tous les autres marchands de miracles auraient eu vite fait d'épuiser le crédit regagné.

Et c'est ainsi que depuis longtemps, l'Afrique reste la source d'une ronde monotone, le terrain d'une danse rituelle entre les experts satisfaits et les autorités en lunettes.

Mais tout n'est pas perdu. A partir de 18 heures, le jeudi soir le foyer des Marines ouvre ses portes à la communauté des esseulés qui, devant un film américain, se gorgent de glaces

importées. L'ambiance est étrange, entre ces jeunes gens martiaux chargés de la protection des intérêts américains et les experts qui, sous couvert de décisions généreuses, s'occupent des approvisionnements en cuivre, de leurs industries.

Entre les deux, naïfs et généreux se retrouvent les Peace Corps

disséminés à travers le pays, s'efforçant d'aider les populations misérables minées par le Sida dans des villages de torchis même plus pittoresques. Qu'elles étaient déplacées ces gentilles jeunes filles roses potelées, fleurs grassouillettes des McDonald's.

Pourtant, il venait de découvrir pour la première fois l'attrait d'un visage de jeune fille. Elle s'appelait Jeannette, elle était vivante, espiègle et innocente.

Mais tout ceci n'avait été qu'une vision d'un instant, comme une volée de moineau ils s'étaient embarqués dans la benne d'un pick up pour une soirée chez Detes ou la foule et la jeunesse ne sentiraient pas l'odeur fade de l'Afrique marron.

Les consultants de 50 ans n'appartiennent plus à ce monde. Ils rentrent seuls se coucher, en pensant à la vie qu'ils ont délaissée pour jouer le rôle demandé. Pour quelques dollars, comme sur la scène d'un théâtre miteux, dans une ville de province éteinte avec quelques ombres pour spectateurs, ils s'efforcent de croire au texte qu'ils récitent.

De retour au pays, prenant l'air important de ceux qui participent aux grandes décisions, qui façonnent l'avenir, ils auront le prestige du voyageur, du financier international qui suit les cours de bourse et s'informe matin.

Il était là, las.

Chapitre II

Comme lors de ses randonnées en montagne après son divorce, il avait décidé de se joindre au groupe de Hashers qui tous les samedi s'épuisaient dans une course ringarde à travers le bush, pour s'oublier.

Au bout d'une piste chaotique que raclait régulièrement le socle de la Toyota, ils se retrouvaient timidement avant que quelques cris étranglés ne lancent le départ de la course, comme au petit matin d'hiver, dans la brume d'Arfons, les hurlements de meute excitaient les chasseurs transis, préparant leur monture.

Il faisait chaud, le bush était marron, poussiéreux. Les groupes de paillotes que traversaient les coureurs laissaient s'échapper quelques enfants étonnés qui s'efforçaient de suivre ces diables d'étranger sur leurs terres. Les cris se perdaient dans les ravines qui sillonnaient le plateau, tandis que les coureurs de plus en plus isolés, se rassuraient en entendant la trompe que sonnait le Chef Hasher.

Devant lui courait Greta; c'était une hollandaise de taille moyenne, bien bâtie, les épaules larges, les seins aplatis par un maillot de licra qui laissait paraître la marque des tétons, écrasés

par le tissu tendu. Elle avait des hanches et des cuisses larges dessinées par le licra qui en épousant les formes, marquait l'écartement des fesses comme une invite animale. Elle le savait car, s'arrêtant de courir, elle s'efforçait sans succès de décoller cette double peau de ses cuisses. Son corps était large, sain, beau, attirant sans que n'y entre le vulgaire qui souvent s'attachait aux regards dérobés que lui demandaient les autres demoiselles. Ces autres demoiselles qui disparaissaient devant ce sillon élargi.

Peut être aussi, l'attrance venait du visage de jeune femme qui portait toujours une amorce de sourire, gai, espiègle et simple. Il avait devant lui l'image de sa femme 20 ans plus tôt, sa femme qui gardait encore, un corps, ou il retrouvait les cuisses larges et musclées, le ventre plat, les seins fermes ronds, largement implantés, les fesses puissantes qui s'écartaient volontiers pour le laisser atteindre délicatement le sexe humide et doux qu'il caressait avant d'y glisser sa bouche dont la salive se mêlait à ses humeurs dévoilées. Sa langue creusait la dépression offerte tandis que ses doigts dont il s'attachait à tenir les ongles courts, caressaient avec une insistance croissante le point délicat qui cédait progressivement et qu'il envahissait profondément. C'était le moment qu'elle choisissait pour retenir sa respiration, écartant plus encore les cuisses déjà offertes, arrondissant ses lèvres et rentrant son regard avant que sa respiration n'accélère, pressant la bouche, la langue de son amant au plus profond du sexe, renfermant dans ses cuisses, ses fesses, les doigts profonds tandis que saisissant dans sa bouche la verge tendue, elle jouissait violemment en léchant le sperme qui s'écoulait sur ses lèvres.

La cérémonie finale du Hash touchait à sa fin. L'on était passé par les différents stades ou les uns et les autres, punis d'un gage pour infractions loufoques, se devaient de boire sans interruption des timbales de bière qui les éclaboussaient, se mêlant à la sueur, à la poussière de cette fin de journée dans les arbres.

Dans les arbres, les enfants des villages voisins observaient avec étonnement les meurs du Hash. A ses cotés se tenait la Hollandaise.

Le matin même, le Conseiller de l'ambassade expliquait avec la conviction d'un jeune homme de 35 ans qu'il fallait laisser ce pays au bout de son destin, le laisser s'enfermer dans des négociations inégales avec ses banquiers, sans le secours du FMI ou de la Banque Mondiale qui n'avaient pas réussi depuis plus de 8 ans à assainir les comptes de cette république.

Bizarre comme cette assurance lui rappelait le caractère d'un banquier qui ne doutait pas que les pédés étaient vicieux, mais dont au cours d'un cocktail de banquiers, alors que 4 hallebardiers japonais encadraient le Président de la banque, au milieu de la foule invitée, signalant par leur oriflamme, la présence de l'homme important, il avait remarqué le manège discret engagé avec l'attachée de la Presse, le rendez-vous pour plus tard dans la chambre, sans tendresse, sans amour, sans complicité, comme pour une séance de gymnastique attendue.

Le Tangala n'avait qu'à bien se tenir s'il ne voulait pas être mis à genoux par des jeunes gens de 35 ans qui ne doutaient pas. Comme l'Allemagne paiera, le Tangala paierait ses dettes impossibles.

Chapitre III

Le journaliste disait n'importe quoi. La balance des paiements était en fort déficit. Le pays n'avait plus les moyens de payer ses banquiers. Ils étaient tous en attente, réclamant des gages de bonne volonté qu'il était bien trop tard pour donner. L'ambassadeur attendait les émeutes de la faim, le jeune homme de la banque mondiale gérait le quotidien, le banquier français formait les étudiants qui n'auraient bientôt plus grand chose à faire dans la tourmente financière qui allait embraser le pays et envoyer au tapis les gnomes de Lanaka.

Comme au ralenti, le pays allait dans le mur et tous continuaient. Ils ne voulaient plus payer.

Loin, la bas, en France, c'était l'automne, il fallait allumer le feu dans la cheminée. Le matin, une légère brume enveloppait les écuries, et dans les prés les poulinières flottaient sur les nuages. Avec nostalgie il se rappelait la fourche et la brouette, le fumier qu'il transportait jusqu'à la benne qui fumait. Les hirondelles qui se rassemblaient sur les fils électriques, grand départ pour l'Afrique. Dans le Paddock, au fond du parc, âne noir sous un ciel d'orage, était immobile.

A., sa deuxième femme passait au travers des arbres sur son

cheval baie qu'elle encadrait de ses cuisses puissantes. Les écuries étaient propres, chaudes, vivantes, rassurantes, blotties sous les tonnes de paille et de foin rentré dans la chaleur de l'été, au milieu des rires et des soupirs.

A Tanaka, le jeune homme de l'ambassade ne doutait pas, il s'ennuyait, il rêvait d'aventures et d'impayés qui jetteraient dans la rue ces pauvres hères abandonnés, lui donnant par l'émeute à venir, un sentiment d'importance.

Lui aussi, il avait été jeune homme, lui aussi avait tenu des positions intransigeantes, refusant alors de se plier aux exigences pour que soit sauvé de la faillite, le garant des contrats futurs de la bourse de Hong Kong. Le Président avait exigé de céder à la demande, pour sauver l'occident menacé, emporté dans la tourmente boursière. Il avait raison, ils avaient raison, et le soir, son amante, d'un coup de téléphone allumait son désir endormi.

A. à Hong Kong accueillie, A. à Kai Tak enlevée, A. au premier opéra que donnait Macau, ou il retrouvait des amis. Au coin d'une rue de la ville chinoise, dans la nuit humide et poussiéreuse, en bordure du port, ils buvaient une soupe au milieu des coolies. Elle n'avait pas voulu rester plus longtemps sur le casino flottant où les croupières avalaient les jetons des chinois de misère, les pompant, les suçant et puis les rejetant, les bourses vides, d'espoirs abandonnés.

Ils attendaient, ils reculaient le moment où allongés au Bella Vista, de la terrasse de leur chambre, ils domineraient l'estuaire des perles et les villages de Chine.

Ce soir là, épuisés, ils n'avaient pas fait l'amour. Ils avaient profité de cette chambre immense, de cette salle de bain aux plafonds trop hauts dont les robinets comme des vannes décoraient la baignoire de rouille souillée. Sous les arcades du balcon, sur une nappe blanche tachée, ils avaient déjeuné dans

la lumière trouble de la chaleur humide. Ils retrouvaient enfin l'apaisement d'être deux, perdu depuis longtemps, sortant de couple malsain ou s'était glissé la trahison.

Ils tâtonnaient encore, ils prenaient tout leur temps, ils ne s'étaient pas encore aimés depuis tout ce temps. Et pourtant au premier soir de leur rencontre ils s'étaient allongés, embrassés, dénudés.

C'était à Lamaur, dans le Tard; alors qu'une réunion de banquiers l'avait ramené à Paris décider d'un budget, il décidait de conduire au midi une voiture à remiser. La fête n'avait pas encore commencé, alors qu'une jeune femme nerveuse approchait dans l'allée.

Il n'avait plus peur des inconnues depuis qu'il avait digéré à coup d'amantes déflorées, le départ de sa femme répudiée. Il était lui, c'est tout. Assis dans un fauteuil, fatigué du voyage, il regardait passer les invités qu'il ne connaissait pas. A table, il retrouva S. et la jeune femme de l'allée. Plus tard, il avait dansé sans penser, il l'avait accompagnée dans le froid du parc, et il avait senti les regards l'observer.

Elle était jeune, elle était ferme, elle était gaie, comme la jeune fille du Hash, elle était saine. Lassé des plaisirs du jeu de la séduction, entre S. et ses amis, il se retira. S'allongeant dans la chambre réservée, il la pria d'enlever sa robe défroissée, et sans dormir d'épuisement, il senti contre lui son corps se détendre et ses seins qui pesaient.

Jeune employé au guichet de sa banque, il se rappelait les fous rire, les gobettes ou au son de la musique, il se laissait enserrer contre les corps des femmes épanouies.

Enfant, à Alger, à l'amirauté, au milieu des remparts mauresques qui protégeaient la base, une infirmière lui avait suggéré de la serrer dans ses bras pendant qu'un infirmier lui ferait, dans l'épaule, le vaccin redouté. Encore aujourd'hui, il

ressentait la tendre fermeté de ce corps de femme accordé, et le manque de douceur de son enfance orpheline.

Dehors, les femmes voilées, accompagnées de leurs enfants venaient prendre les eaux du marabout sacré, au milieu des uniformes des marins français.

C'est à cette époque que les femmes avaient débarquée dans sa vie. Déjà Martine, dont il surveillait les jambes sous la robe, quand, les pieds soulevés par les patins à roulettes, elle s'asseyait sur la margelle. C'était au bord de l'eau, dans les interstices des cabines, qu'il s'efforçait d'apercevoir les secrets bien cachés.

C'est chez les Jésuites de la rue d'Isly, ou tous les matins le camion militaire les déposait, qu'il s'était fait confisquer la lettre de Madame de Sévigné, décrivant à sa fille les plaisirs interdits. Il n'avait pas été repris à la rentrée suivante, regrettant les oiseaux qu'il observait dans la cour et la secrétaire qui s'installait fenêtres ouvertes les jours de printemps. Ses parents n'avaient rien dit qui gardaient avec lui ce secret non dit.

Plus tard encore, à Singapour, sa secrétaire se penchait, s'assurant que son corsage baillait suffisamment pour découvrir ses seins petits, en liberté sous le pull. Frottant alors son pubis contre l'arrête du bureau, elle se laissait glisser vers lui, en appuyant ses hanches à son épaule, jusqu'à ce qu'il entoure ses fesses de son bras, accroché à l'intérieur de sa cuisse, frôlant du bout des doigts le sexe qui de la table alors s'écartait.